

Wang Bing «Je n'ai jamais vu un contrat à Huzhou»

Pour la sortie d'«Argent amer», le prolifique documentariste chinois, récemment lauréat du léopard d'or à Locarno avec «Mrs. Fang», explique comment il s'est fié au hasard pour découvrir une des villes où se concentre l'industrie textile.

Recueilli par
JULIEN GESTER

Auteur des fresques monumentales *A l'ouest des rails*, *Fengming – chronique d'une femme chinoise* ou encore *A la folie*, Wang Bing s'est imposé en une quinzaine d'années comme le bâtisseur d'une œuvre documentaire à nulle autre égale dans le cinéma contemporain. Son tout dernier film, *Mrs. Fang*, où sa caméra accompagne les derniers instants d'une ouvrière agricole sur son lit de mort, a remporté le léopard d'or lors du dernier festival de Locarno, et est visible sur le site d'Arte, tandis que sort cette semaine en salle son passionnant *Argent amer*, tourné dans une cité ouvrière des environs de Shanghai (*lire ci-contre*). Un film qui n'est lui-même que la première pièce d'un plus vaste ensemble consacré à la vie des Chinois dans cette région qui s'est imposée comme le cœur économique du pays, où le cinéaste a déjà tourné, dit-il à *Libération*, des milliers d'heures de rushes. **Quel est le point de départ d'«Argent amer», qui poursuit la voie empruntée par des personnages des Trois Sœurs du Yunnan?**

Après avoir filmé dans les montagnes du Yunnan, j'avais cette envie de me transporter ailleurs, et d'explorer un sujet qui serait ancré dans la région de Shanghai, que je ne connaissais absolument pas. Il y a trois ans, j'ai commencé à filmer dans *Argent amer* : sont originaires de la Chine intérieure, des abords du Yangzi Jiang, le fleuve Bleu [le troisième plus long au monde, qui traverse le pays depuis le Tibet jusqu'à Shanghai, ndr]. Parmi les régions en amont, il y a donc le Yunnan, et j'y ai fait la connaissance de trois jeunes gens qui s'apprenaient à prendre le train pour la province du Zhejiang, au sud de Shanghai, en quête de travail. A partir de là, je les ai suivis, sans savoir du tout où nous allions atterrir, ni ce que j'allais trouver sur place. C'est comme ça que j'ai commencé à tourner. D'étape en étape, on a

fini par arriver dans le bourg de Zhili, dans la circonscription de Huzhou. Une fois sur place, je me suis dit que je n'aurais jamais trouvé un tel endroit, avec cette concentration d'entreprises de petits patrons, cette effervescence, tous ces ouvriers réunis dans ce lieu. Et je me suis dit qu'il y avait un sujet.

Au regard de l'ampleur d'un tel voyage, sur des milliers de kilomètres, qu'est-ce qui préside au choix du point d'arrivée?

Ce qui fait la différence tient à deux paramètres : l'argent que l'on peut gagner et la liberté dont on y bénéficie. Il y a énormément d'endroits beaucoup plus structurés autour d'entreprises de plus grande importance, mais qui sont du point de vue de la gestion beaucoup plus stricts, où l'on se retrouve totalement asservi. Alors qu'à Huzhou, les petits patrons sont des gens aussi ordinaires que les ouvriers, tout se négocie de façon beaucoup plus souple, sans l'enfermement qui caractérise l'organisation du travail dans d'autres lieux. Le prix d'une pièce fabriquée varie en fonction de la difficulté, c'est en général les femmes qui négocient avec les patrons, parfois pour quelques centimes, jusqu'à ce qu'un accord soit trouvé – une fois, cela a duré sept jours!

Ce sont en tout point les entreprises qui définissent la loi locale?

clients les plus fréquents sont la Thaïlande, le Vietnam, le Laos, la Birmanie, la Russie et l'Asie centrale. Et 80 % de la confection de vêtements pour enfants en Chine est produite là où j'ai filmé.

Vous avez pu parler de votre difficulté à vous retrouver dans cette ville au début, à nouer des rapports avec les gens. Comment l'expliquez-vous?

Je viens du nord, où j'ai grandi, je connais bien les gens de là-bas, mais la mentalité et les façons de faire sont radicalement différentes au sud. Il a fallu m'imprégner, essayer de comprendre comment

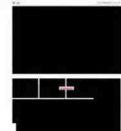
cela fonctionnait dans ce tissu social et économique très compliqué, entre des gens de tout type de provenance, et c'est aussi en cela que je conçois ce film comme une introduction, qui montre comment s'organise le centre économique de la Chine dans cette région et autour du fleuve Bleu. Mais j'ai bien l'intention d'approfondir cela.

Le film ausculte les signes de la dureté et de la violence exercées à travers ces conditions de vie et de travail, mais ne se fixe jamais dessus, comme si vous laissiez le regard du spectateur prendre en charge toute forme de jugement sur un système que ses protagonistes ne semblent jamais remettre en question, même lorsqu'il les détruit physiquement...

Je sais que pour bon nombre d'entre eux, il y aurait énormément de raisons de partir, surtout après plus de dix ans à travailler à ce rythme, mais pour des gens appartenant à ces couches de la société en Chine, la part de choix est minime, et même si l'on est insatisfait de la manière dont on vit ou travaille ou si les rapports sont difficiles, on est conduit à s'en contenter, et à avancer coûte que coûte, en faisant avec ce qu'on a.

Depuis que l'on vous a découvert avec *A l'ouest des rails*, en 2004, vous avez été amené à passer beaucoup de temps en Europe, entre participations à des festivals et postproduction de vos films. Cela a-t-il modifié quelque chose de votre rapport à la Chine?

En Chine, on a un système de cinéma étatique très cadré, qui fait que les films sont à l'image de ce que l'Etat veut représenter du pays, où le pays est toujours mis en avant par rapport aux individus. C'est en renversant cela que je



On peut dire ça. Les règles établies par les petits patrons de Huzhou permettent par exemple aux ouvriers de travailler plus longtemps par jour. Ils commencent à 8 heures et terminent à 23 heures. Si bien qu'un ouvrier payé à la pièce qui travaille vite peut en fin d'année amasser beaucoup plus d'argent qu'ailleurs. **Pardon pour l'ingénuité de cette question, mais aucune forme de droit du travail ne se surimpose à ces fonctionnements, même de façon théorique ?**

Je n'ai pas la moindre idée de ce que peut être le droit du travail en Chine. C'est comme s'il y avait deux sociétés fonctionnant en parallèle : la société officielle, et la société populaire, qui n'interagissent qu'à la marge. Dans la réalité que j'ai filmée, je n'ai jamais vu un contrat. Tout est fondé sur la confiance. Mais bien sûr, alors que les gens sont payés deux fois par an, il arrive que des patrons disparaissent dans la nature avec des dizaines de millions de yens. J'ai dénombré 400 cas en 2014. **Le film n'évoque pas la destination de toute cette production...**

C'est que j'ai tourné énormément autour de ce sujet et le film ne parcourt qu'une infime part des rushs accumulés, près de 2500 heures en tout. Je m'y suis donc concentré sur le trajet et quelques histoires, mais il y a bien d'autres aspects à explorer, et notamment celui de la destination. En l'occurrence, les me suis dit que je pouvais apporter quelque chose avec ma film, en m'approchant des individus plutôt que de focaliser sur une image qui serait symbolique de la situation officielle de la Chine. Il m'est difficile de m'auto-analyser, mais avoir l'opportunité de quitter la Chine, de voyager, m'a conféré une forme de distance qui me permet de consolider ce positionnement : relater les histoires des gens simples de la société chinoise. Bien sûr, cela me permet aussi de mettre en perspective la réalité de la Chine, mais je crois que là-bas il y a, même parmi les paysans et les gens les plus démunis, des individus parfaitement conscients de ce qu'est ce pays et à qui ils ont affaire. ◆



Wang Bing. PHOTO AFP

